



REVUE DE PRESSE

Robyn Orlin

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Claudia Christodoulou - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13

**FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS**

10 sept - 31 déc 2018

Robyn Orlin

Les Bonnes

Théâtre de la Bastille – 4 au 15 nov.

RADIO

Dimanche 3 novembre

Fip – 16h11

Sujet : Annonce du spectacle *Les Bonnes* de Robyn Orlin.

Mercredi 6 novembre

France Culture / *Par les temps qui courent* / Marie Richeux- de 21h à 22h

Sujet : *Les Bonnes* de Robyn Orlin.

<https://www.franceculture.fr/emissions/par-les-temps-qui-courent/robyn-orlin>

TV

Samedi 9 novembre

France 2 / *Télématin* / Damien Thévenot / *Chronique de Julia Livage*

Sujet : *Les Bonnes* de Robyn Orlin.

<https://www.france.tv/france-2/telematin/1111563-theatre-les-bonnes.html>

PRESSE

Sceneweb.fr – 7 septembre 2019

Anousparis.fr – 29 octobre 2019

Mouvement – Novembre-Décembre 2019

Théâtral Magazine – Novembre-Décembre 2019

Version Femina – 3 novembre 2019

Sceneweb.fr – 4 novembre 2019

Theatral-magazine.com – 4 novembre 2019

Monde-libertaire.net – 5 novembre 2019

Arts-chipels.fr – 6 novembre 2019

Madame.lefigaro.fr – 6 novembre 2019

Sortir.telarama.fr – 6 novembre 2019

Toutelaculture.com – 6 novembre 2019

Les Échos – 7 novembre 2019

Unfauteuilpourlorchestre.com – 7 novembre 2019

Libération - 8 novembre 2019

Artistikrezo.com – 9 novembre 2019

Lemonde.fr – 9 novembre 2019

Revue-etudes.com – 11 novembre 2019

Ubiquite-cultures.fr – 12 novembre 2019

Télérama Sortir – 13-19 novembre 2019

Politis – 14-19 novembre 2019

Robyn Orlin livre sa version des Bonnes de Jean Genet

7 septembre 2019 / dans Paris, Théâtre / par Dossier de presse



photo Robyn Orlin

Mêlant performance, texte et vidéo, pulvérisant la frontière entre salle et plateau, « l'enfant terrible de la danse sud-africaine » met pour la première fois en scène une pièce de théâtre. Les phrases de Jean Genet retentissent alors de l'apostrophe que la chorégraphe continue d'adresser aux grandes inégalités contemporaines.

Non, il ne s'agit pas d'un virage vers le théâtre dans la carrière chorégraphique de Robyn Orlin, mais d'une pièce unique, d'une nécessité exclusive. Domination, aliénation, dévotion, jalousie, travestissement... Il y a dans *Les Bonnes* tous les sujets qui animent sa lutte. Avec la sagacité, la grâce et l'audace des détournements qui lui sont propres, son humour et son opiniâtreté, elle ausculte les méandres socio-politiques de notre monde à la loupe du texte intégral de Genet. En proposant cette pièce à trois comédiens masculins – telle était l'intention initiale de l'auteur –, à qui elle offre le film *The Maids* de Christopher Miles (1975) comme surface de jeu interactive, l'artiste touche du doigt toutes les formes d'aliénation sociale et politique, familiale et psychologique : les rapports de classes, les relations professionnelles, le racisme, l'exclusion, l'homophobie. Il y a aussi dans *Les Bonnes* ses chevaux de bataille : dans cette parodie de tragédie classique, elle retrouve sa propre déconstruction des formes canoniques de l'art, pour mieux parler à tous et toutes, et révéler les nombreux préjugés qui gangrènent encore et toujours nos sociétés.

Les bonnes de Jean Genet

Mise en scène, Robyn Orlin

Avec Andréas Goupil, Arnold Mensah, Souleyman Sylla

Lumières, Laïf Foulc

Vidéo, Eric Perroys

Costumes, Birgit Neppi

Coproduction City Theater & Dance Group ; CDN de Normandie-Rouen ; Théâtre Garonne – scène européenne (Toulouse) ; Kinneksbond, Centre culturel Mamer ; Théâtre de la Bastille (Paris) ; Festival d'Automne à Paris

Coréalisation Théâtre de la Bastille (Paris) ; Festival d'Automne à Paris

Spectacle créé le 3 novembre 2019 au CDN de Normandie-Rouen

Durée estimée : 1h15

Théâtre de la Bastille

4 au 15 Novembre

Théâtre Louis Aragon, scène conventionnée d'intérêt national Art et création – danse de Tremblay-en-France

30 Novembre



Tatiana Djordjevic
Il y a 6 jours

[Accueil](#) » [A.Voir](#) » Les spectacles incontournables du mois de novembre

Les spectacles incontournables du mois de novembre

Qu'il est doux de s'emmitouffer sous sa couette pendant ce long mois qu'est novembre. Et pour nourrir vos réflexions mélancoliques au coin du feu, on vous a préparé LA sélection de spectacles divers et variés qu'il ne faut surtout pas manquer en ce moment.

LES BONNES AU THÉÂTRE DE LA BASTILLE

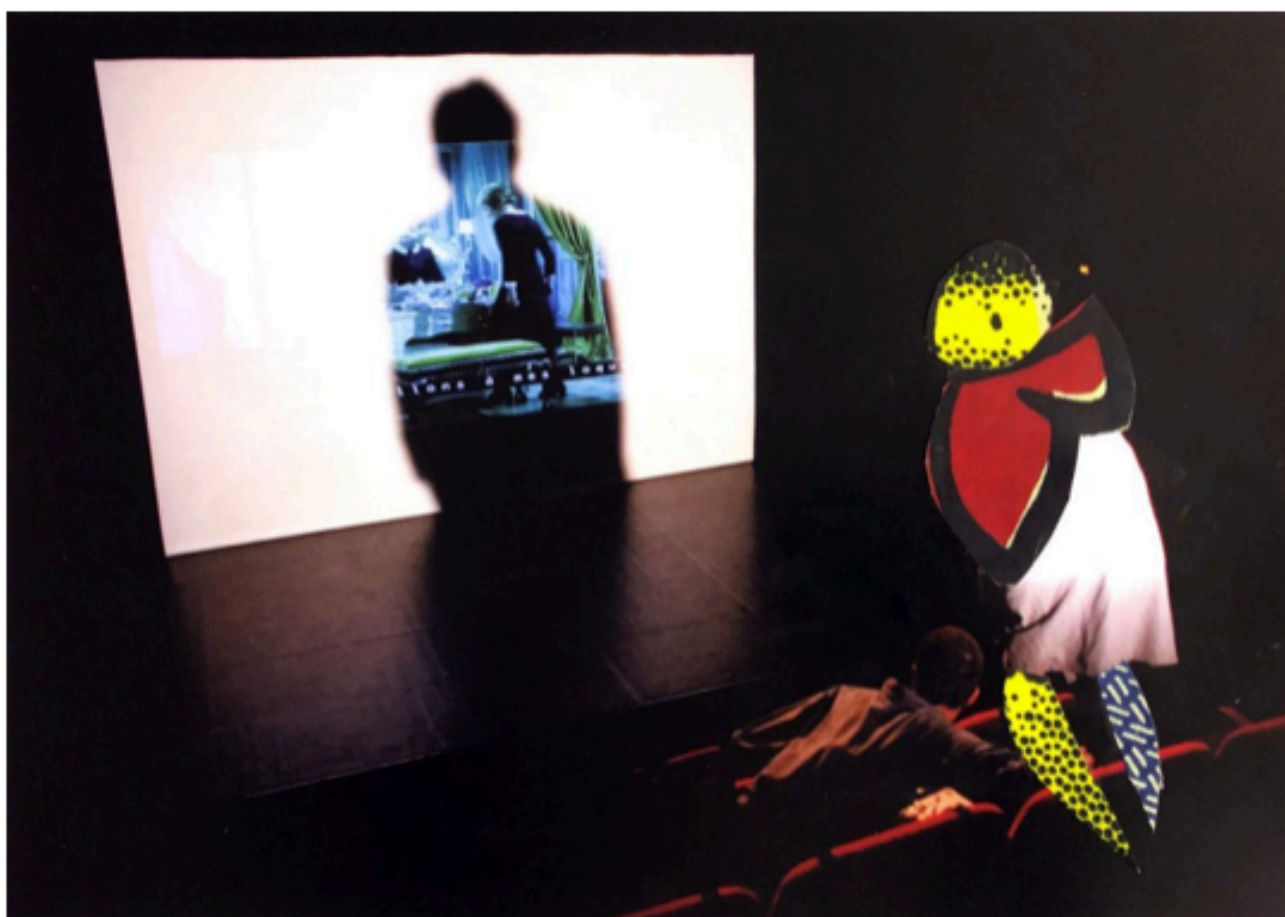


Photo spectacle Les bonnes D.R.

Deux sœurs totalement barrées qui s'adonnent à des jeux de rôles étranges et qui tentent par tous les moyens d'assassiner leur vilaine maîtresse, ça vous dit quelque chose ? Normal, c'est la plus célèbre des pièces de **Jean Genet**. Le metteur en scène **Robyn Orlin** aborde ici l'oeuvre avec un regard contemporain en prenant trois comédiens dans des rôles de femmes et en y mêlant chorégraphie, théâtre et cinéma. Le tout avec une projection en toile de fond de scènes du film de Christophe Miles datant de 1975.

Théâtre de la Bastille

76 rue de la Roquette, Paris 11e

Du 4 au 15 novembre

Les Bonnes

-
de Robyn Orlin, du 4 au 15 novembre au Théâtre de la Bastille, Paris ; du 20 au 23 novembre au Théâtre Garonne, Toulouse

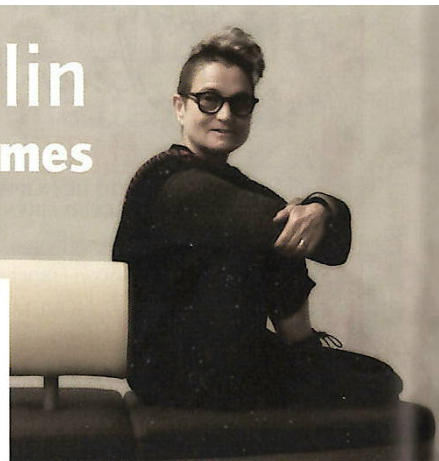
-
La chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin s'empare des *Bonnes* de Jean Genet, et livre une mise en scène où la satire gagne en écho. Par le recours à l'écran, le théâtre double les masques et les malices, interrogeant un peu plus vivement les stratégies subversives des subalternes. Carnaval intemporel où l'esclave mise toujours plus chèrement que son maître, fable des puissants où le vice des opprimés saurait encore venir ajuster leurs fers.

◇ A. D.



Les Bonnes de Robyn Orlin. p. D. R.

Robyn Orlin Briser les normes



Grand moment du Festival d'Automne : la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin monte *Les Bonnes* de Genet, interprété par trois acteurs. Un défi bien différent de son *Oh ! Louis* qui, en 2014, se moquait du Roi Soleil.

Théâtral magazine : Comment avez-vous connu *Les Bonnes* de Genet ?

Robyn Orlin : Quand j'étais adolescente (c'était au temps de l'apartheid), je suis allée voir *Les Bonnes* de Genet dans un petit théâtre dit d'avant-garde à Johannesburg... Je fus totalement désappointée et je ne pouvais comprendre pourquoi les bonnes étaient jouées par deux femmes blanches et, en mon for intérieur, j'ai toujours voulu monter cette pièce bien que je ne sois pas réellement metteur en scène.

Comment est né le projet avec le Centre dramatique de Normandie et le Festival d'Automne à Paris ?

David Bobée et Philippe Chamoux m'ont invitée à travailler dans leurs théâtres de Rouen pendant deux années. Il y a deux ans, ils m'ont demandé de faire un atelier avec les étudiants du Conservatoire de Rouen. J'ai pensé que ce pourrait être une opportunité pour explorer *Les Bonnes* de Genet ! J'avais fait quelques workshops avec des danseurs cette même année

mais j'avais réalisé que le texte de Genet était incroyable et qu'il sonnait toujours vrai en Europe.

Mais – on peut être en désaccord avec moi – l'Europe dont j'ai l'expérience est toujours un continent très hiérarchisé et raciste !

Que comptez-vous exprimer au public d'aujourd'hui ?

Je peux dire que rien ne change selon la voie empruntée, que je fasse avec *Les Bonnes* un ballet, un opéra, un film ou une exposition. On ne peut pas dire que ce soit facile mais chaque processus est difficile. Je suis juste heureuse d'être entourée d'une énergie et d'équipes positives, qui me donnent la liberté de faire le travail comme je sens que je dois le faire. C'est un luxe. **Suivez-vous fidèlement ou à distance les indications de Genet ?**

Je suis le texte et les indications de Genet. Nous jouons la pièce ! **Comment et où avez-vous répété ?**

J'essaie d'imaginer avec les interprètes comment nous pouvons briser les normes. Il y a toujours beaucoup de discussions et de

débats à chacune de mes pièces. Les danseurs sont ou ne sont pas dans le bon sillon si je ne leur demande pas ce qu'ils sentent et pensent. Je reviens toujours à l'interprète, à la personne, à l'artiste, et nous avançons de cette façon, essayant de comprendre pourquoi nous avons fait tel ou tel choix. Nous avons eu deux résidences à Rouen, puis nous avons répété trois semaines au Centre national de la danse (mon deuxième domicile à Paris!), deux semaines à la Bastille.

Verra-t-on ces *Bonnes* en dehors de la France ?

J'aimerais que le spectacle soit joué dans d'autres parties du monde... L'écriture de Genet est superbe !

*Propos recueillis par
Gilles Costaz*

■ *Les Bonnes*, de Jean Genet, mise en scène Robyn Orlin, avec Andréas Goupil, Arnold Mensah, Souleyman Sylla.

*Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette
75011 Paris, 01 43 57 42 14, du 4 au 15/11
puis CDN de Normandie les 26 et 27/11*

Sorties

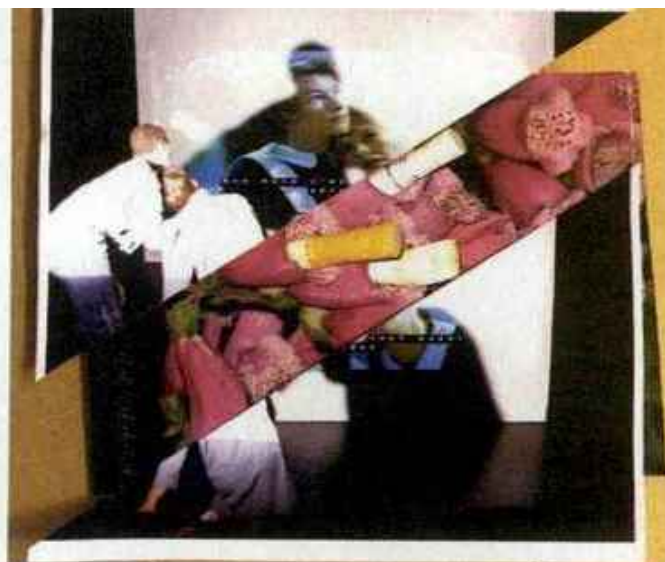
Théâtre

Cruauté et châtiement

Du fait divers à la tragédie, il n'y a parfois qu'un pas. La metteuse en scène et choré-

graphe Robyn Orlin revisite *les Bonnes*, pièce de Jean Genet inspirée de faits réels, où deux sœurs servantes tentent d'empoisonner leur maîtresse par jalousie. Une satire sociale revue et corrigée sous le prisme du genre, avec trois comédiens pour jouer les rôles féminins. E.C.

Jusqu'au 15 novembre au Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e. 01 43 57 42 14. theatre-bastille.com. De 15 à 25 €.



Sceneweb.fr – 4 novembre 2019

/ histoire / Le théâtre de Jean Genet est-il toujours sulfureux ?

4 novembre 2019 / dans À la une, Histoire, Paris, Théâtre / par Hadrien Volle



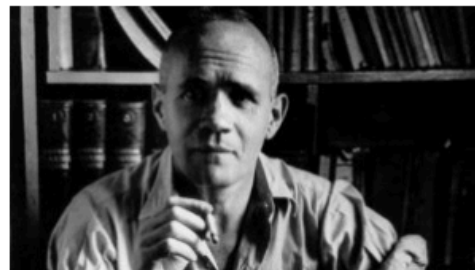
Jean Genet à New York en 1970

Dans le cadre du Festival d'Automne, la chorégraphe Robyn Orlin monte pour la première fois un texte de théâtre. Elle ne renie pas la danse pour autant : dans son spectacle, elle mêle les arts jusqu'à incruster ses acteurs-danseurs dans le film de Christopher Miles, adapté des *Bonnes* en 1975. Mais si monter Genet a encore du sens aujourd'hui, est-ce toujours « sulfureux » ?

Les nombreuses analyses des textes de Jean Genet ont mis en évidence la subversion qui a habité l'homme et son œuvre. Geir Uysløkk n'a-t-il pas publié un ouvrage intitulé, à propos de lui, *Une écriture des perversions* ? Il y explique que l'œuvre de Genet entière est une « *dévi*ation des normes », dans le but de les « *transgresser et de les terrasser* ».

Le théâtre de Genet est plus subtil, dans sa critique de la société, que son œuvre romanesque ou poétique. Ainsi, Uysløkk souligne que les pièces de l'auteur des *Nègres* sont des « *attaques obliques* », moins propices à créer le scandale, sans pour autant l'exclure. Car même si Jean-Louis Barrault, lors de la création des *Paravents*, défend Genet en affirmant que « *jamais grand artiste ne cherche à faire scandale* », la chercheuse **Catherine Naugrette**, dans une émission de France Culture sur la question, assure que l'auteur savait très bien ce qu'il faisait.

L'histoire du théâtre se souvient en effet de la création de ces *Paravents*, dans une mise en scène de Roger Blin, en 1966 à l'Odéon. Après 15 jours de représentation, la place devant le théâtre est la scène d'une manifestation d'extrême droite. Dans ce moment de trouble, la représentation est envahie par les militants de l'Algérie française : le public, comme les acteurs, seront molestés par des fanatiques. André Malraux est sommé d'intervenir. À l'époque, le scandale est provoqué par la proximité chronologique entre le sujet traité – la guerre d'Algérie – et la création de la pièce. En 1983, lorsque Patrice Chéreau travaille à son tour *Les Paravents* au Théâtre de Nanterre-Amandiers, aucun tumulte ne vient troubler le spectacle.



Jean Genet

***Les Bonnes* n'a pas fait jaillir de scandale à la hauteur de celui provoqué par les *Paravents*.** Dans cette pièce étrange où Genet nous perd dans des jeux de rôles et où il est impossible de distinguer le vrai du faux, l'auteur regrette la mise en scène de Louis Jouvet, en 1947, tombant dans l'écueil de la lutte des classes et dans l'esthétique naturaliste. En effet, c'est le directeur de l'Athénée qui donne sa chance à Genet en le conduisant à remanier sa pièce pour qu'elle puisse être employée en lever de rideau avant une œuvre de Giraudoux. Quelques années plus tôt, Paris a découvert *En attendant Godot* de Samuel Beckett, *La Cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco arrivera trois ans plus tard.

Le premier public des *Bonnes*, présent dans la salle pour Giraudoux et non pour Genet, est vaguement scandalisé que des servantes puissent assassiner leur patronne – ce qu'elles ne parviennent pas à faire. En revanche, le succès critique est exceptionnel.

Cela est incontestable : du vivant de Jean Genet, rares étaient les écritures aussi fortes, aussi « profondément dérangeante », pour reprendre le qualificatif choisi par Marie-Claude Hubert en introduction au *Dictionnaire Jean Genet*. Aujourd'hui cependant, Genet est un auteur classique doté d'une langue aux accents parfois désuets. Plus personne n'est scandalisé par lui, les situations qu'il décrit appartiennent au passé et seule une lecture symbolique de sa prose théâtrale lui donne tout l'intérêt qu'il a sur scène. Le temps a passé, les blessures se sont refermées ou, en ce qui concerne la guerre d'Algérie, se sont déplacées sur d'autres fronts. **Genet fait partie du Panthéon littéraire français où, désormais, l'honorabilité le protège de l'opprobre...**

Hadrien Volle – www.sceneweb.fr

Les Bonnes, Robyn Orlin au théâtre de la Bastille - (04/11/19)

Grand moment du Festival d'Automne : la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin monte *Les Bonnes* de Genet, interprété par trois acteurs. Un défi bien différent de son *Oh ! Louis* qui, en 2014, se moquait du Roi Soleil. "*Quand j'étais adolescente (c'était au temps de l'apartheid), je suis allée voir Les Bonnes de Genet dans un petit théâtre dit d'avant-garde à Johannesburg... Je fus totalement désappointée et je ne pouvais comprendre pourquoi les bonnes étaient jouées par deux femmes blanches et, en mon for intérieur, j'ai toujours voulu monter cette pièce bien que je ne sois pas réellement metteur en scène. David Bobée et Philippe Chamoux m'ont invitée à travailler dans leurs théâtres de Rouen pendant deux années. Il y a deux ans, ils m'ont demandé de faire un atelier avec les ...*"



[> Lire l'interview de Robyn Orlin dans Théâtral magazine n°80](#)

Les Bonnes, de Jean Genet, mise en scène Robyn Orlin,
avec Andréas Goupil, Arnold Mensah, Souleyman Sylla.
Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette 75011 Paris, 01 43 57 42 14, du 4 au 15/11
puis CDN de Normandie les 26 et 27/11

RTS ET SPECTACLES

PAR PATRICK SCHINDLER - LE 5 NOVEMBRE 2019

LES BONNES DE JEAN GENET VUES PAR ROBYN ORLIN

LIEN PERMANENT : [HTTPS://MONDE-LIBERTAIRE.NET/INDEX.PHP?ARTICLEN=4311](https://monde-libertaire.net/index.php?articlen=4311)

Le *Monde libertaire* a eu la chance d'assister à la première représentation des *Bonnes* de Jean Genet, dont la vision de Robyn Orlin a éclaté hier, au Théâtre de la Bastille.

Robyn Orlin a découvert la pièce de Genet tandis qu'elle était encore adolescente durant une représentation à Johannesburg (Afrique du Sud) qui, malgré une mise en scène outrancière et des actrices toutes blanches (tandis que Robyn ironisera en disant qu'en Afrique du Sud sous l'apartheid, les domestiques blanches ne couraient pas les rues !), la fascina et particulièrement les personnages de Claire et Solange, les deux sœurs, bonnes de Madame.

Robyn connaissait l'histoire des sœurs Papin qui inspirèrent (malgré qu'il s'en défende) Jean Genet pour le sujet de sa pièce (à tournure beaucoup plus politique et de critique sociale).

L'histoire de deux sœurs qui décident afin de réaliser leur haine de Madame, leur maîtresse, de l'assassiner. Facile à dire, mais moins à concrétiser. Aussi le font-elles en fantasme au cours de jeux de rôles « expiatoires » destinés à aiguïser leur désir de la supprimer.

On sait que Jean Genet, s'il accrédita la mise en scène des *Bonnes* par Louis Jouvet en 1947 et s'inspira d'elle pour remodeler son texte à plusieurs reprises, il n'en fut pas de même pour nombre d'autres représentations, soit auxquelles il refusa carrément d'assister soit qu'il fit carrément interdire, telle celle de New-York. De fait, il écrivit *Comment jouer les Bonnes* pour l'édition de ses œuvres complètes chez Gallimard, texte d'avertissement dans lequel il asphyxie les futurs prétendants à sa mise en scène de détails de jeu, de costumes et de décors, on ne peut plus précis. Ayant prodigué ses conseils, Genet n'interviendra plus sur les représentations ultérieures.

Et elles furent pléthores à travers le monde entier... *Les bonnes* étant parfois jouées par des femmes, parfois par un trio mixte, voire avec une Madame transsexuelle - (ainsi celle à laquelle j'ai participé en 1972 au Lycée Buffon, tandis que paraît-il, mais cela n'a jamais été confirmé, Genet, invité par un de nos profs organisateurs malgré la réticence du proviseur y assista, amusé...).

Mais, Robyn Orlin est allée encore plus loin car, non seulement elle présente dans sa version trois hommes pour jouer les trois personnages, mais de plus, elle mêle plusieurs modes d'expression, notamment la projection d'un film par intermittence en arrière fond de scène (*The Maids*, réalisé à partir de la pièce en 1975 par le britannique Christopher Miles), ainsi que plusieurs séquences exécutées par les trois merveilleux acteurs de sa version.



©Jérôme Séron6 - Arnold Mensah et Maxime Tshibangu - Les Bonnes

L'originalité de sa mise en scène tient surtout au fait qu'elle a respecté les volontés les plus tenaces de Genet : tandis que les acteurs jouent devant le public, ils sont filmés simultanément par une caméra qui les place dans le décor du film de Miles, projeté et composant la symbolique du miroir, si chère à l'auteur. Un effet très réussi et qui donne une double vision de l'action, peut-être beaucoup plus intime dans le miroir, finalement, que sur scène. Mais, les acteurs respectent également les directives de Genet - qui souhaitait à l'origine que sa pièce fut jouée par des hommes -, en ce qui concerne leur détachement épisodique de l'action, ou encore le fait qu'ils superposent les fins de phrases de l'un avec le début de celles de l'autre.

Autre petit détail, mais comme le dit l'expression « le diable se tient dans les détails » j'ai remarqué de Madame répond également aux indications de Genet quant aux semelles compensées (un détail récurrent dans son théâtre) rehaussant encore l'expression de son personnage autoritaire. On ne peut non plus passer sous silence les costumes symboliques très réussis mais non pas exubérants, ce qui comme on a pu le remarquer dans d'autres versions, n'avait rien apporté de plus pour mettre en valeur l'extraordinaire texte de la pièce.

A présent l'interprétation. Un seul terme me vient pour en rendre compte : elle est exceptionnelle, époustouflante. Autant dans le jeu de satire des bonnes, Solange (Arnold Mensah) et Claire (Maxime Tshibangu), imitant à tour de rôle Madame (Andréas Goupil)



©Jérôme Séron12 - Andréas Goupil - Les Bonnes

, que lorsque Madame, terriblement fofolle et futile à souhait se laisse aller à ses aspirations diaboliques et dominatrices ou carrément criante de vérité, lorsque la tension dramatique arrive à son comble entre Solange et Claire, dans un revirement de la pièce que nous laissons découvrir aux néophytes n'ayant encore jamais eu la chance de voir une représentation des *Bonnes*.

Une version sans doute très proche des desideratas d'un Jean Genet qui, hélas, n'est plus là pour le confirmer...

Patrick Schindler,
Auteur de *Jean Genet, traces d'ombres et de lumières* aux éditions libertaires

Photos, copyright : Jérôme Séron

A ne pas manquer, donc :

La pièce est jouée jusqu'au 15 novembre au Théâtre de La Bastille

Ensuite :

du 20 au 23 novembre, au Théâtre Garonne, Toulouse,

les 26 et 27 novembre 2019, au CDN de Rouen,

le 30 novembre 2019, au Théâtre Louis Aragon, de Tremblay en France, durant le Festival d'Automne à Paris,

le 4 mars 2020, à Kinneksbond, Mamer (Luxembourg)

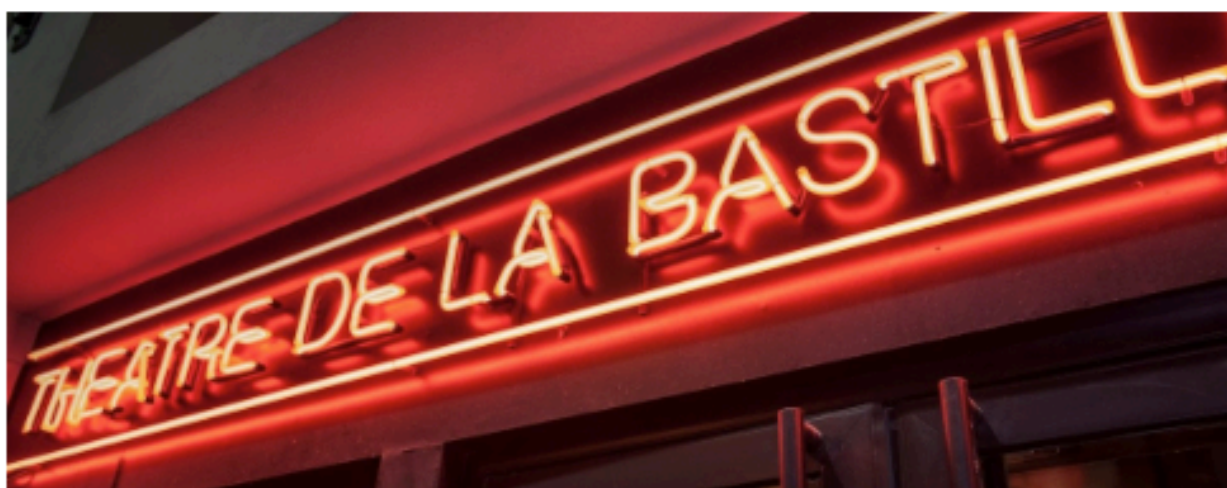
et du 17 au 21 mars 2020, au CDN de Tours.

THÉÂTRE

LES BONNES. UN JEAN GENET REVISITÉ, AUX RAMIFICATIONS CONTEMPORAINES.

6 NOVEMBRE 2019

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



La mise en scène de Robyn Orlin explore avec beaucoup de force et d'originalité ce qui aurait pu n'être qu'un fait divers et qui était devenu, sous la plume de Jean Genet, l'un des grands textes emblématiques du théâtre.

Un écran s'éclaire en fond de scène. Un véhicule de police débarque place Vendôme pour procéder à une interpellation. Histoire sans parole ni bruit. Les dialogues ont disparu. La musique distille l'inquiétude et le suspense à coups de martèlements rythmés. Un générique apparaît : celui du spectacle. Le temps qu'on trouve ses repères, deux personnages sont apparus sur scène. Deux hommes. Noirs. L'un porte une salopette vert vif et cache son visage derrière une visière à franges, l'autre va revêtir un habit de femme. Sur l'écran le commissariat a fait place à un appartement bourgeoisement meublé en style ancien.

Vertige de la domesticité

Elles, ce sont les bonnes. En l'absence de leur patronne, elles jouent à être Madame à tour de rôle. Elles adoptent ses mimiques maniérées, s'agacent comme elle soudainement pour un rien, révèlent les vellétés tyranniques de leur patronne que la bonne doit satisfaire. Elles essaient les tenues de Madame, se pavanent sur scène tout en balançant des vérités bien senties à celle à qui l'on répond avec déférence et obséquiosité en courbant la tête sous le joug. Le jeu tourne vinaigre jusqu'à un simulacre d'étranglement où se révèle leur volonté de tuer leur patronne. Inspirée ou pas par l'affaire Papin, l'histoire de deux sœurs qui se vengent de manière atroce de leur patronne et de sa fille dans les années 1930, ce thème de la vengeance des exclus s'inscrit dans l'image de voyou que véhicule la légende de Jean Genet popularisée par Sartre. Les deux bonnes, dans la pièce, décident d'empoisonner leur patronne mais, si le jeu tourne au tragique, il n'ira pas dans le sens attendu. Il faut imaginer ce que représenta la pièce dans les années d'après-guerre – elle est montée en 1947 par Louis Jouvet – et le parfum de scandale qu'elle traînait derrière elle.

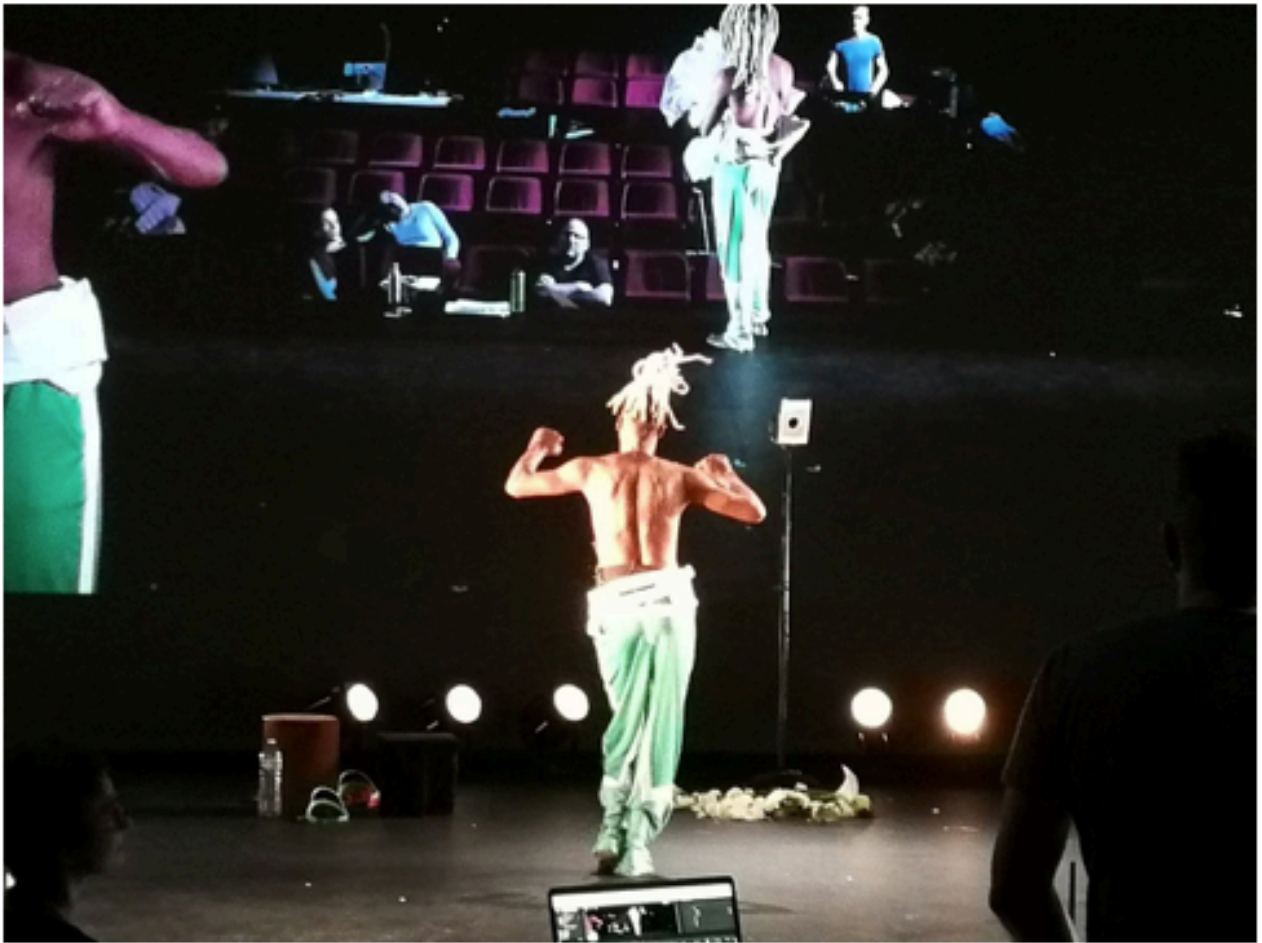


Éros et Thanatos

Genet installe entre les domestiques et leur patronne un rapport de fascination mêlé de haine. Solange et Claire détestent Madame mais voudraient en même temps être Elle. Robyn Orlin, en choisissant deux hommes pour jouer les bonnes et un troisième pour jouer Madame, met en lumière une fable homosexuelle cohérente avec la personnalité de Jean Genet. Le dialogue est empli d'allusions plus ou moins explicites à la charge érotique de la situation, la gestuelle des comédiens manifeste la puissance de la relation physique qui unit les personnages, faite d'approches et d'effleurements, de corps-à-corps parfois, les costumes de femmes disent la séduction, voire même la prostitution. Un moment on craint que le jeu ne reste à la surface des choses, que ces « tantes » maniérées et caricaturales ne réduisent la force de la situation, mais à mesure que la pièce avance, l'exagération des attitudes se dépouille pour laisser apparaître l'os nu de la violence qui est le corollaire de l'érotisation. Éros et Thanatos ont partie liée. La violence fait tomber les masques.

Noir et blanc

Robyn Orlin choisit pour jouer les bonnes deux acteurs à la peau noire, et pour la patronne un acteur blanc, introduisant une relation de maître à esclave qui fait référence à un passé pas si lointain. On se souvient des paroles de Jean-Marie Le Pen répondant aux accusations de racisme en disant qu'elles étaient fausses puisqu'il avait des domestiques noirs. Au-delà d'une interprétation purement utilitaire de réactualisation, de remise au goût du jour de la situation – si la domesticité s'est beaucoup réduite, l'exploitation demeure – la mise en scène rappelle que l'égalité des droits pour les Noirs est récente dans certains pays – les années 1960-70 aux États-Unis, 1992 pour la fin de l'apartheid en Afrique du Sud d'où la metteuse en scène est originaire. Loin de constituer une entorse par rapport au texte de Jean Genet, elle met en lumière ce théâtre de l'opprimé, des laissés-pour-compte qui intéresse l'auteur.



© Robyn Orlin

D'apparences en faux semblants

Genet revient à plusieurs reprises dans son théâtre sur le jeu entre réalité et apparences. La vraie vie n'est-elle que le jeu qu'on y joue, de l'image qu'on veut donner de soi aux autres ? Robyn Orlin souligne de manière magistrale le jeu de miroirs dans lequel est piégée la réalité en instaurant un dialogue des personnages avec l'écran devant lequel ils jouent. Lorsque le spectacle commence, une bonne, silhouette toute de noir vêtue apparaît à l'écran. Elle sort du film de Christopher Miles tourné dans les années 1970, qui sert de décor en fond de scène. L'une des bonnes présente sur scène s'approche de l'écran. Il-elle va rejoindre la silhouette de la bonne filmée dont il-elle prend la place et dans laquelle il-elle se fond. Désormais les personnages qui apparaîtront sur l'écran seront ceux que l'on voit sur scène. Ainsi, ultime avatar de ce jeu sans cesse remis sur le tapis, la fiction cinématographique vient rejoindre la fiction théâtrale pour recréer devant nos yeux un monde d'apparences qui n'est pas moins réel que la réalité. Le principe n'est pas très éloigné des apparences emboîtées que développe Genet avec virtuosité dans le lupanar du *Balcon*. Si dans *les Bonnes*, la forme échappe à la fidélité au texte, la représentation en explore les potentialités. La chorégraphe se fait metteuse en scène sans renoncer au ballet des corps qui se joue et fait exploser les barrières entre les formes artistiques. Nos points de repères se font mouvants, multiformes et fuyants. N'est-ce pas d'une certaine manière aussi l'essence du théâtre que d'offrir la complexité des multiples facettes d'une insaisissable réalité ?



Les Bonnes de Jean Genet (éd. Gallimard)

Présenté en coréalisation avec le Festival d'Automne à Paris

Les Bonnes de Jean Genet (éd. Gallimard)

Présenté en coréalisation avec le Festival d'Automne à Paris

Mise en scène : Robyn Orlin

Avec : Andréas Goupil, Arnold Mensah et Maxime Tshibangu

Création lumières : Laïs Foulc

Création vidéo : Éric Perroys

Création costumes : Birgit Neppi

Création musique : Arnaud Sallé

Régisseur général : Fabrice Ollivier

Théâtre de la Bastille – 76, rue de la Roquette – 75011 Paris

Tél. 01 43 57 42 14. Site : www.theatre-bastille.com

Du 4 au 15 novembre 2019 à 20h, relâche les 7 et 10 novembre

Madame.lefigaro.fr – 6 novembre 2019

Accueil > People > Culture

Le film de Nicolas Bedos, le spectacle de Robyn Orlin... Nos 5 incontournables culturels



Laetitia Cénac | Le 06 novembre 2019

Cinéma, théâtre, art contemporain, danse... Tous les quinze jours, *Madame Figaro* propose sa sélection culturelle. Voici les cinq événements à ne pas rater.

Robyn Orlin, l'enfant terrible de la danse sud-africaine



"Les Bonnes", jusqu'au 15 novembre 2019, au Théâtre de la Bastille.

"Les Bonnes" / théâtre de la Bastille / photo presse

Son mantra ? «L'art ne sert à rien, s'il n'est pas en prise avec le réel.» La chorégraphe, qui s'empare souvent des drames de son pays (sida, apartheid), s'approprie cette fois de la pièce *Les Bonnes* de Jean Genet où deux soeurs domestiques tentent d'empoisonner la maîtresse de maison. Il est question de conflit de classes, de satire sur la bourgeoisie, de jeux de rôles... À sa manière, qui mêle danse, théâtre et vidéo, Robyn Orlin traite la question du genre (les trois rôles féminins sont joués par des comédiens) et relie le fait divers à l'histoire de l'Afrique du Sud. Iconoclaste !

Les Bonnes, jusqu'au 15 novembre 2019, au Théâtre de la Bastille.
theatre-bastille.com.

Théâtre, Contemporain

Les Bonnes

TT On aime beaucoup | ★★★★★ (aucune note)

Jusqu'au 15 novembre 2019 - Théâtre de la Bastille

Voir les dates



On n'a jamais vu la pièce de Jean Genet à ce point distordue et finalement proposée au public pour ce qu'elle est vraiment : un formidable support d'actions qui se passent de réalisme et ne sont que mascarade, rituel, cérémonie. Les bonnes (deux sœurs obsédées par l'idée de tuer leur maîtresse) sont jouées par deux comédiens noirs. La bourgeoise est interprétée par un acteur blanc. Voilà comment le texte bascule dans l'universel, quitte le conflit domestique et intime pour gagner les rives des grandes luttes émancipatrices. Il semblait en fait n'attendre que ça, cette relecture de bout en bout politique, pour révéler sa force corrosive. Le ballet s'organise sur scène dans un dialogue étroit avec le cinéma. Sur un immense écran est projeté un film adapté de la pièce en 1975. Il sert d'écran au jeu. Les pistes à suivre dans les allers-retours entre le corps et l'image sont multiples, presque trop nombreuses. Mais loin de nous l'idée de s'en plaindre.

Joelle Gayot (J.G.)

Distribution

Auteur : Jean Genet

Interprète : Andréas Goupil, Arnold Mensah et Souleymane Sylla

Réalisateur/Metteur en Scène : Robyn Orlin

Lieux et dates

 Théâtre de la Bastille

76, rue de la Roquette, 75011 Paris

infos >

Mercredi 6 novembre
2019

20h00

de 15 € à 25 €

Du 8 au 9 novembre 2019


20h00

de 15 € à 25 €

Du 11 au 15 novembre
2019

20h00

de 15 € à 25 €

 Théâtre Louis-Aragon

24, boulevard de l'Hôtel-de-Ville, 93290 Tremblay-en-France

infos >

Samedi 30 novembre
2019

19h00

de 8 € à 17 €

Robyn Orlin fait danser « Les bonnes » au Festival d'Automne

06 NOVEMBRE 2019 | PAR AMELIE BLAUSTEIN NIDDAM

Au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne, la chorégraphe sud-africaine, aujourd'hui européenne, s'attaque au chef d'oeuvre de Jean Genet, dans un geste qui prime sur les mots.

Avant d'être un théâtre, la Bastille était un cinéma, et pour cette version de ce jeu de rôle qui vire à la folie, il retrouve ses origines. Un grand écran projette *The Maids* de Christophe Miles. L'image est 100% Nouvelle Vague, une voiture roule sous la pluie dans Paris et un homme, bourgeois, sera arrêté... Arnaud Sallé mixe en direct une bande son techno qui fait merveilleusement bien monter la tension. Il était évident qu'Orlin allait bousculer « Les Bonnes », elle qui bouscule toujours tout. Déjà en 2012, elle avait travaillé avec sept interprètes de la célèbre compagnie sud-africaine Moving Into Dance Mophatong, une institution, créée par Sylvia Glasser sous le règne de l'Apartheid, à la fin des années 1970. Une compagnie résolument attachée à la perpétuation et à la défense des croyances et des traits culturels autochtones face à la domination de la culture blanche.

Alors, ici, les bonnes et madame sont tous des hommes. Les bonnes (Arnold Mensah et Maxime Tshibangu) sont noirs, et madame (Andréas Goupil) est blanc. Vous connaissez l'histoire inspirée de l'histoire des sœurs Papin. Deux sœurs domestiques veulent tuer leur maîtresse. Pourquoi ? Pour tout et particulièrement à cause du carcan, de l'ascendance, du mépris, « Madame est bonne » disent ... les bonnes. Mais Madame est généreuse, elle donne des affaires à ses bonnes, même LA robe rouge...Cela ne répare rien. Les deux sœurs qui rêvent de liberté ne veulent qu'une chose : la tuer, la tuer comme si sa mort allait les affranchir.

Peuvent-elle jouer dans la cour des bourgeois ? Elles vont essayer, quitte à tout perdre. Le jeu de rôle, la machination et l'impossible inversion des hiérarchies sociales sont ici portées avec le corps. C'est ce que Orlin sait faire de mieux, la danse prend la pose, elle déborde, devient performance et s'empare du public. L'image devient superbe quand Maxime Tshibangu est possédé, et multiplié, justement... dans La robe rouge. Les corps s'incrustent dans l'écran, n'en disons pas plus, mais l'utilisation live de la vidéo apporte un délicieux côté telenovela au propos.

Orlin donne à ce texte génial écrit en 1947, que Chabrol a adapté de façon mémorable en 1995 sous le titre *La Cérémonie*, un gout d'apartheid et une corpulence chorégraphique. Et même si la direction d'acteur n'est pas à la hauteur de la forme et de l'image, cette version des Bonnes sonne terriblement juste en 2019.

Prenez date, le 9 novembre à 16h, et en entrée libre, vous pouvez venir lire à voix haute vos textes préférés de Genet, au Théâtre de la Bastille bien sûr !

Egalement, à voir, au Théo Théâtre, la version des Bonnes par La Compagnie Les Fruits Défendus, au Théo Théâtre du 1er au 22 décembre les dimanches à 18h30. ([Voir notre article](#)).

Visuel : Les Bonnes, Robyn Orlin © Jérôme Séron

Infos pratiques

Date de début*:

04 NOVEMBRE 2019

Date de fin:

15 NOVEMBRE 2019

Lieu:

Théâtre de la Bastille

IDEES & DEBATS

A la Bastille, « Les Bonnes » et les mauvaises manières

Vincent Bouquet 
—@VincentBouquet

Pour sa première incursion en terres purement théâtrales, Robyn Orlin aurait pu faire le choix de la facilité. La chorégraphe sud-africaine a, au contraire, jeté son dévolu sur « Les Bonnes » de Jean Genet, cette pièce, coriace, qui la hante depuis son enfance. Encore jeune femme dans l'Afrique du Sud du temps de l'apartheid, elle avait, à l'époque, été interpellée de voir Claire et Solange interprétées par « des comédiennes blanches au jeu si outrancier ». Une expérience de jeunesse qui semble lui avoir laissé de profonds stigmates.

Dans la droite ligne de Katie Mitchell qui, dans « De Meiden », avait transformé Madame en travesti, Robyn Orlin confie les trois rôles féminins à un trio de comédiens masculins, façon pour elle d'ajouter à la violence sociale d'origine un questionnement autour du genre. Grâce à la présence d'un duo d'acteurs noirs – Arnold Mensah et Maxime Tshibangu – soumis à la vindicte d'un homologue blanc – Andréas Goupil – elle ouvre également le champ, aussi pertinent que bienvenu, du racisme. A priori, tous les ingrédients paraissent réunis pour voir la pièce basculer dans l'ultra-contemporain.

Las, la chorégraphe a eu la fausse bonne idée d'utiliser l'adaptation cinématogra-

THÉÂTRE

Les Bonnes

de Jean Genet

Mise en scène Robyn Orlin.

Théâtre de la Bastille

(01 43 57 42 14)

dans le cadre du Festival

d'automne à Paris,

jusqu'au 15 novembre,

puis en tournée.

Durée : 1 h 30.

phique de Christopher Miles, « The Maids », comme cadre de jeu. Partiellement projeté en fond de scène, le film, sorti en 1975 et furieusement daté, voit les comédiens, filmés en direct, incrustés en son sein. Techniquement médiocre, la réalisation paraît aussi sévèrement prétexte. Entre le plateau et

l'écran, entre le cinéma et le théâtre, aucune once de dialogue ne s'instaure, le premier servant simplement de support illustratif au second.

Incarnation boursouflée

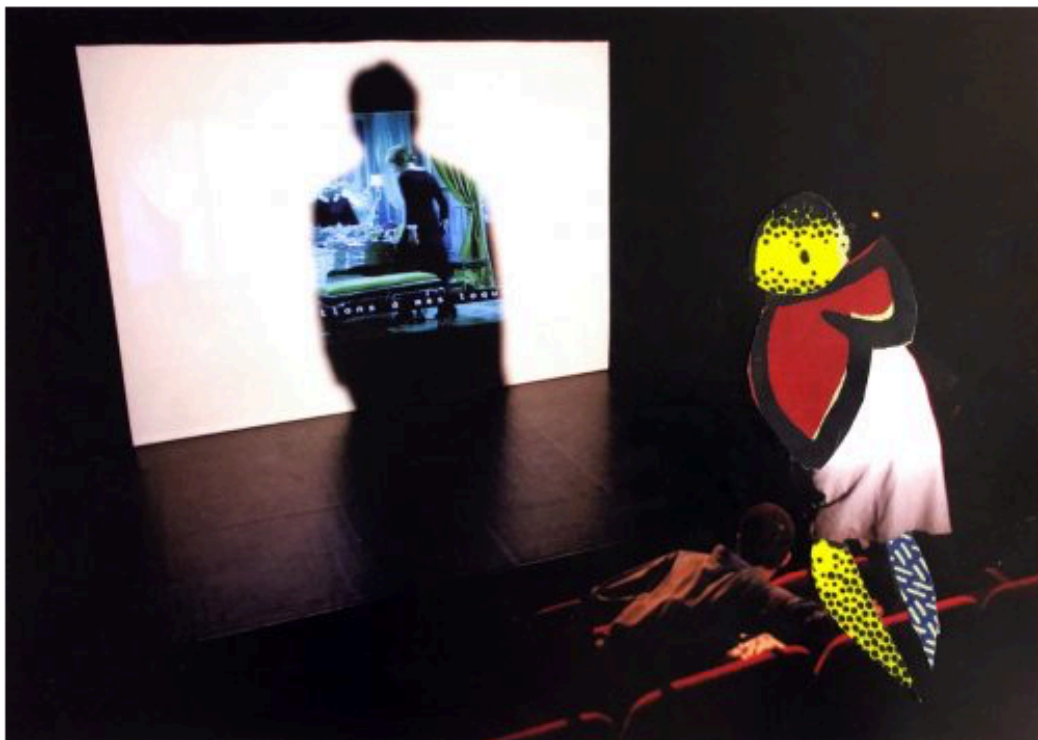
Surtout, Robyn Orlin embarque ses acteurs dans un registre maladroitement parodique. Au lieu de les interpréter, les comédiens singent leurs rôles de femmes. Lestés par un jeu très maniéré, fardés façon « Cage aux folles », ils vident la pièce d'une grande partie de sa substance et étouffent la cruauté du texte, malmené par leur incarnation boursouflée. Les jeux de rôles pervers imaginés par Genet, sur fond de conflit de classes et de satire de la bourgeoisie, suscitent au mieux une gêne, au pire une certaine indifférence, et échouent, dans tous les cas, à produire une quelconque mise sous tension. Des ambitions premières, réduites à peau de chagrin, ne reste alors qu'une expérience curieuse à l'intérêt bien mince. ■

Unfauteuilpourlorchestre.com - 7 novembre 2019

À l'affiche, Critiques // Les Bonnes, de Jean Genet, mise en scène de Robyn Orlin, Théâtre de la Bastille

Les Bonnes, de Jean Genet, mise en scène de Robyn Orlin, Théâtre de la Bastille

Nov 07, 2019 | Commentaires fermés sur Les Bonnes, de Jean Genet, mise en scène de Robyn Orlin, Théâtre de la Bastille



© Robyn Orlin

fff article de **Denis Sanglard**

Les bonnes de Jean Genet et Robyn Orlin cela semble aller de soi. Pour sa première mise en scène, la chorégraphe et performeuse sud-africaine, vivant désormais en Europe, ne perd rien de sa rage, de sa niaque et surtout de son impertinence, de son regard aigu sur les questions de société, racisme, domination, genre. Jean Genet et Robyn Orlin, même combat donc. Et même armes. Celle d'une déconstruction systématique des structures inhérentes de la représentation, ici la tragédie dont il ne reste que des lambeaux et une parodie mordante, satire acide d'une bourgeoisie déliquescence, pour une critique franche de nos systèmes d'aliénation, sociale et politique, sujet de cette courte pièce toujours aussi brûlante et contemporaine.

Mais aujourd'hui, s'interroge Robyn Orlin ? Comment dépasser la représentation traditionnelle au regard de l'évolution de la société depuis sa création ? Comment donc, sans oblitérer le passé, réactualiser les enjeux de la pièce ? Robyn Orlin choisit trois comédiens, – ce que Jean Genet avait en tête – deux noirs, un blanc. Souvenance logique d'un passé sud-africain et de l'apartheid. Première couche à vrai dire d'un postulat qu'avec beaucoup de subtilité elle décante. Les bonnes sont noires mais ce qu'elles jouent lors de cette cérémonie bientôt funèbre c'est aussi la représentation des noirs par les blancs, leur regard porté sur elles, de dominant et colonisateur. Jouer à être Madame c'est ne pas vouloir devenir Madame, c'est acter dans un jeu de miroir pervers leur condition de dominée. Le travestissement n'est plus dans le costume ni seulement dans le genre mais également dans la couleur de peau... Ou blanchir sa peau serait pouvoir accéder enfin au même statut social. Une mise en abyme pas si déroutante que ça une fois le masque déposé, la cérémonie achevée, le miroir traversé. Et c'est ça aussi qui mène au drame, au gardénal bu jusqu'à la lie.

S'emparant du rôle de Madame et de ses robes, donc de sa peau blanche, Claire ou Solange, chacune leur tour, renversent à leur tour la représentation et offrent leur regard décillé sur la bourgeoisie blanche au relent raciste et colonialiste dont elles sont les victimes de fait. Mais Robyn Orlin retourne tout ça comme un gant de vaisselle. Il y a quelque chose d'une grande ambiguïté qu'elle souligne. Sommes-nous aussi responsables de notre aliénation ? La relation avec Madame et tout ce qu'elle induit, d'amour et de haine, de lucidité et d'aveuglement sur sa propre condition, son statut de noires exploitées, de déterminisme social, est minutieusement décortiquées jusqu'au malaise. Et si cette relation toxique était aussi celle, entretenue, de ces deux sœurs entre-elles ? Le produit et reproduction à huis-clos de leur aliénation sociale.

Et rien ne semble avoir ni devoir changer pour Robyn Orlin. En projetant le film de Christopher Mills, *The Maids*, réalisé en 1975, n'en conservant que les décors surannés d'un appartement bourgeois, elle y incruste les comédiens. Aux bonnes blanches succèdent donc deux bonnes noires, interprétés par deux hommes. Mais si le lieu de tous leurs fantasmes et de leur condition d'esclaves modernes semble appartenir à un passé révolu et si peu lointain, le sujet, leur toujours assujettissement, lui demeure pertinent et sur le plateau nu, hors de la projection, se révèle aussi terriblement juste. Et la crise qui explose, avant son acmé qui verra la mort de Claire, se fait devant un écran désormais noir qui ne reflète que les bonnes et le vide, l'abîme. Et c'est bien à une lente descente en enfer à laquelle nous assistons. La mort expiatoire et tragiquement toc de Claire, travestie illusoirement en Madame, ultime pied de nez, c'est le triomphe absolu de cette bourgeoisie blanche et raciste. Le constat de Robyn Orlin est imparable, comme celui de Jean Genet, devant le déterminisme social et la reproduction des élites qui aliène l'individu. La vérité exprimée par Solange, ce long cri de rage écorchée, hallucinée dans cette mise en scène, n'est plus de l'ordre du fantasme mais pue son eau de vaisselle. En résumé le sujet résiste à tout décor, le politique survit à tout contexte.

Si l'on regrette le jeu quelque peu outrancier et sans nuance véritable d'Andréas Goupil, Madame, on ne peut que saluer la performance d'Arnold Mensah et Maxime Tshibangu. Sans être travestis réellement, formidables d'ambiguïté dans leur jeu à tiroir, leur fluidité formidable à passer d'un jeu à l'autre sans heurt, nous déstabilisant même, et qui offre une vision de Claire et Solange bien plus complexes qu'elle n'y paraît dans perspective vertigineuse. Ces deux bonnes là, par eux, et l'impulsion de Robyn Orlin, en deviennent le symbole d'une situation intenable et tragique, entre déterminisme social et fatalisme, d'une impossible ou difficile émancipation sociale et politique des noirs, au-delà même de l'Afrique du Sud. Robyn Orlin signe sa première mise en scène comme elle conçoit ses performances, un manifeste implacable, un regard tranchant et lucide, sans concession. Indispensable.



© Robyn Orlin

Les Bonnes de Jean Genet

Mise en scène Robyn Orlin

Avec Andréas Goupil, Arnold Mensah, Maxime Tshibangu

Création lumières Laïs Foulc

Création vidéo Éric Perroys

Création costumes Birgit Nepl

Création musique Arnaud sallé

Régisseur général Fabrice Ollivier

Du 4 au 15 novembre 2019

A 20h, relâche le jeudi 7 et le dimanche 10 novembre 2019

Théâtre de la Bastille

76 rue de la Roquette

75011 Paris

Réservations 01 43 57 42 14

www.theatre-bastille.com

CULTURE/ SCÈNES

«Les Bonnes», madame promène son culte

La Sud-Africaine Robyn Orlin adapte, avec un casting entièrement masculin, la pièce de Genet sur le cloisonnement social.

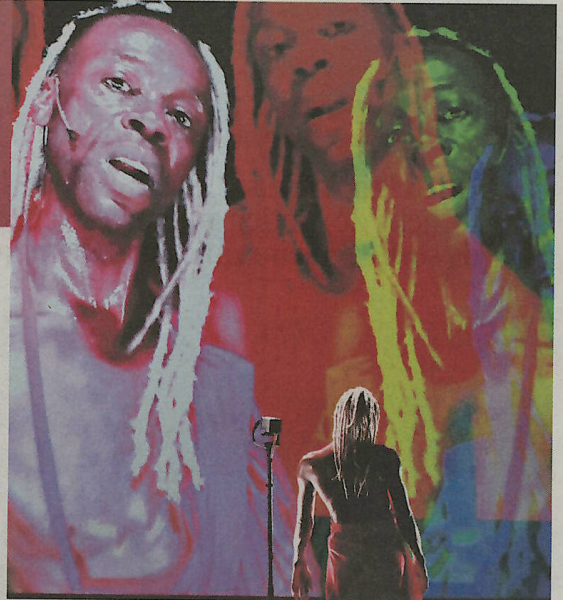
Jean Genet est un écrivain encore peu connu – en dépit du soutien enthousiaste de Sartre – lorsque sa deuxième pièce, *Les Bonnes*, est jouée en 1947 à l'Athénée dans une mise en scène de Louis Jouvet. Et c'est une pièce qu'on ne peut sans doute plus recevoir exactement de la même façon en France en 2019. Non que les rapports de classe n'existent plus. Mais ils avancent la plupart du temps masqués, parfois sous les couleurs de la compassion ou de la commisération. Les gens bien aident le personnel à obtenir leurs papiers. Et se désolent que la reconnaissance ne soit pas toujours à la hauteur des efforts consentis. Plus le rapport de subordination semble gommé ou affadi, plus violente est la désillu-

sion en cas de larcins et autres. On ne dit plus «bonne», et on n'a jamais dit «bon», mais «employé(e) de maison». La chorégraphe sud-africaine blanche Robyn Orlin respecte à la lettre le texte de Jean Genet, et si Madame (Andréas Goupil) est blanche, ses bonnes, Solange (Maxime Tshibangu) et Claire (Arnold Mensah), sont noires, et les trois sont des hommes qui jouent à se travestir et à simuler les uns et les autres.

Transe. Ce vertige est exacerbé par l'écriture baroque de Genet. Ici, nous ne sommes pas en Afrique du Sud, et la scène, quasi vide, ne nous donne aucune indication spatio-temporelle. Ce qui attrape le regard, c'est l'immense mur du fond qui sert d'écran pour un film dont le générique de début nous dit qu'il est réalisé par Robyn Orlin. Sont cependant projetés des fragments de l'adaptation cinématographique de Christopher Miles en 1975, et l'œil plonge directement dans ces images en noir et blanc où s'incrument les trois acteurs Andréas Goupil,

Arnold Mensah et Maxime Tshibangu, en chair et os et en couleurs, filmés en direct par une petite caméra sur un pied de micro que le spectateur ne discerne pas.

Encore un film sur une scène de théâtre? Encore une projection qui vampe le regard et le détourne du plateau? Sans doute, mais cette fois-ci le dispositif de Robyn Orlin est particulièrement troublant car il nous pulvérise dans un lieu et une époque indéterminables, tout autant ici et maintenant qu'anachronie. Claire et Solange, les deux bonnes, jouent donc, dans la première partie de la pièce, de dos. Elles peuvent se voir de face en miroir sur le grand écran, et elles ne cessent de bouger sur une musique de plus en plus insistante, transformant leur rituel en une transe au fur et à mesure que le paroxysme du phrasé gagne. Madame, spectatrice essoufflée et sublimement apprêtée, arrive en retard au théâtre, elle s'installe au milieu de la rangée en dérangeant le vrai public. Prendre du temps à fermer son portable. Répondre au



Les domestiques sont jouées par des Noirs. PHOTO JÉRÔME SERON

téléphone. Puis, enfin, se calmer et regarder les deux vipères revêtir ses vêtements et préparer le tilleul empoisonné. Madame a tout vu lorsqu'elle arrive sur scène, accueillie par «des glaïeuls horribles d'un rose débilissant». Est-ce un hasard si c'est de sa bouche que le texte de Genet nous parvient dans sa plus grande netteté? Ou est-ce dû à son rôle, la maîtresse se doit d'être audible?

Lucide. Dans sa préface intitulée «Comment jouer *Les Bonnes*», Genet explique: «Le jeu sera furtif afin qu'une phraséologie trop pesante s'allège et passe la rampe.» Ici, comme dans toutes les mises en scène de la pièce ces dernières an-

nées, rien ne peut être qualifié de «furtif». Mais on se dit que l'écrivain était lucide sur ce qui risquait d'engourdir son style. Quant à Robyn Orlin, elle confie dans le programme de salle qu'elle a tenu à ce que les comédiens qui jouent les deux domestiques soient noirs après avoir été scandalisée de découvrir pendant l'apartheid cette pièce interprétée par trois comédiennes blanches.

ANNE DIATKINE

LES BONNES de JEAN GENET
m.s. ROBYN ORLIN Jusqu'au
15 novembre au théâtre de la
Bastille (75011) dans le cadre du
festival d'Automne, puis en tournée.

Les Bonnes travesties par Robyn Orlin

 Héline Kuttner
9 novembre 2019

 Partager

 Partager sur Twitter

+



©Jérôme-Séron

Les Bonnes

Auteur : Jean Genet

Metteur en scène : Robyn Orlin

Distribution : Andreas Goupil, Arnold Mensah et Maxime Tshibangu

Dans le cadre du Festival d'Automne
Relâche jeudi 7 et dimanche 10 novembre

Du 04 Nov 2019

Au 15 Nov 2019

Tarifs :
de 15€ à 25€

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :
01 43 57 42 14

Durée : 1h20

www.theatre-bastille.com

76 Rue de la Roquette
75011 Paris
France,

Mêlant cinéma, théâtre et danse, la chorégraphe sud-africaine se saisit de la pièce de Jean Genet pour la faire incarner par deux comédiens noirs, emportés dans une transe tellurique alors que le film tourné par Christopher Miles défile et les immerge dans le décor des années 70. Un spectacle performatif qui se regarde sans parvenir à porter la charge sociale et subversive de l'auteur.

Un fait divers choquant



©Jérôme-Séron



Nous sommes en 1933, en France, dans la ville du Mans. Christine et Léa Papin, deux soeurs, assassinent à coups de marteau et de pot en étain leurs maîtresses respectives. Scandale dans la classe bourgeoise qui condamne ces bonnes dégénérées, alors que les intellectuels surréalistes de l'époque, dont Paul Eduard et Benjamin Perret, se saisissent de ce fait divers comme un message révolutionnaire. Jean Genet a 36 ans et une réputation de poète délinquant sorti de prison. La pièce qu'il écrit raconte l'histoire sordide de deux employées de maison qui projettent d'assassiner leur maîtresse, non sans auparavant avoir répété des rituels pervers de soumission et de sadisme en imitant leur maîtresse par des jeux de rôles. Cruelle et provocante, la pièce ne fut vraiment appréciée que dans les années 60 grâce au metteur en scène Jean-Marie Serreau qui la monte avec trois actrices noires.

Inversion des genres



©Jérôme-Séron

Cinéma ou spectacle vivant ? Robyn Orlon brouille les pistes en nous présentant les deux dès le départ, immergeant le spectateur à travers le dédale de séquences en noir et blanc du film de Christopher Miles avec Glenda Jackson, débutant par la scène de l'amant de Madame embarqué par la police dans un Paris grisâtre des années 70. Le compositeur Arnaud Sallé est au pupitre électro et impulse une bande son créative et haletante, tandis qu' Arnold Mensah et Maxime Tshibangu, en salopette à bretelles vert fluo, chaussées de baskets blanches de performers tout terrain, s'amuse à se travestir en femme, prenant la pose devant l'écran comme face à un miroir, admirant avec un narcissisme contemporain leur beauté sauvage et sophistiquée. Le contraste entre le noir et blanc classique du film ou les bonnes sont vêtues de noir dans un intérieur bourgeois de la Place Vendôme et l'allure RnB des acteurs, sexy et moulés dans un tissu fluo qui découpe au cordeau leurs silhouettes d'éphèbes qui se déhanchent frénétiquement, séduit le spectateur sans apporter de l'intérêt à la compréhension de la pièce.

Un jeu outré



©Jérôme-Séron

Plus embêtant, le jeu outré des acteurs, notamment Andréas Goupil dans celui d'une maîtresse *queer*, égare le spectateur et affadit la tension même du texte, sa violence sociale. On ne sent rien de tel dans le spectacle, bien que certaines séquences et le travail vidéo soient très réussis. Ni l'angoisse des bonnes avant leur meurtre prémédité, ni leur difficulté à exister, qui les pousse à se travestir et à utiliser les attributs de la classe dominante dans un huis clos oppressif et une cérémonie secrète, ne se ressentent vraiment. Cette folie subversive se transforme ici en un rituel de connivence avec le spectateur et la caméra, explosif et joyeux, esthétiquement tragique. Dommage que ce savoir faire ne parvienne pas à éclairer davantage cette oeuvre captivante.

Hélène Kuttner

Lemonde.fr – 9 novembre 2019

CULTURE · SCÈNES

Favoris



Partage



Théâtre : Robyn Orlin dédouble « Les Bonnes » de Jean Genet

Au Théâtre de la Bastille à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, la chorégraphe sud-africaine revisite la pièce créée en 1947, en y intégrant de la vidéo.

Par Rosita Boisseau · Publié le 09 novembre 2019 à 07h00

Lecture 3 min.



Maxime Tshibangu dans « Les Bonnes », de Jean Genet, dans une mise en scène de Robyn Orlin. JÉRÔME SERON

La chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin avait 16 ans lorsqu'elle découvrit à Johannesburg la pièce *Les Bonnes*, créée en 1947 par Jean Genet. Choquée, elle se demanda pour quelles raisons les deux domestiques n'y étaient pas noires. Logique : dans son pays, les bonnes le sont, et les patrons, non. Aujourd'hui, à 64 ans, pour sa première mise en scène de théâtre depuis ses débuts dans les années 1980, Orlin décide de s'attaquer aux *Bonnes* en ravivant ce souvenir de jeunesse.

Le parti pris de Robyn Orlin, exacerbé par le travestissement des personnages, enclenche à fond la pédale du jeu de rôles et du déguisement au cœur de l'œuvre de Genet

Dans l'adaptation vidéo-théâtrale qu'elle présente jusqu'au 15 novembre, au Théâtre de la Bastille, à Paris, à l'enseigne du Festival d'automne, elle règle donc la question en plongeant aussi à la source de l'œuvre de Genet qui écrivit à l'origine la pièce pour des hommes. Elle choisit les comédiens noirs Maxime Tshibangu et Arnold Mensah pour interpréter les bonnes Solange et Claire, et un acteur blanc, Andréas Goupil, pour Madame, donnant un tour de vis supplémentaire au nœud de la haine sociale entre les deux sœurs et leur patronne.

Le parti pris de Robyn Orlin, exacerbé par le travestissement des personnages, enclenche à fond la pédale du jeu de rôles et du déguisement qui est au cœur de l'œuvre de Genet. Il attise les problématiques de la race, du genre, de la classe sociale, de la domination et de l'asservissement, ainsi que celui de la confusion identitaire qui transpercent Solange (l'aînée) et Claire (la cadette), happées dans une spirale d'amour-haine : elles empruntent régulièrement les robes de leur patronne pour se lâcher dans une « cérémonie » au goût violent d'exorcisme où elles ravivent leur désir de tuer Madame.

Hystérisation théâtrale

L'hystérisation théâtrale, pas loin de la caricature en particulier lorsque les bonnes imitent leur patronne, fait monter une vague de transe pulsée par la musique électro anxiogène d'Arnaud Sallé. Elle culmine dans la mort pour de vrai de Claire, qui avale la tasse de tilleul empoisonnée destinée à sa patronne. Suicide, sacrifice, coup de folie, le dédoublement ludique bascule dans le réel pour le pire. Jouer Madame revient finalement à choisir de mourir à sa place. Pour stopper son emprise ? Se libérer enfin ? Mieux la supprimer ? Le tragique de ce piège vénéneux éclate dans une envolée visuelle psychédélique comme un trip hallucinatoire.

Ce processus engendre un registre théâtral et cinématographique qui jongle entre la présence en chair et en os des comédiens et leurs images vidéo

La veine vidéo-spectacle, que Robyn Orlin complexifie avec finesse dans ses pièces, se déploie ici dans un nouveau registre. Sur des images, projetées en fond de scène, du film *The Maids*, réalisé en 1975 par Christopher Miles avec Glenda Jackson, Susannah York et Vivien Merchant, Orlin incruste en direct et avec brio les silhouettes de son trio. Le décor est bourgeois et kitsch, sur lequel éclate le vert pétant des tenues de sport des domestiques. Cette esthétique proche d'un roman-photo crée un hiatus qui fait encore plus grincer

le décalage des servantes toujours en représentation qu'elles endossent les fringues de Madame ou soient elles-mêmes.

Concrètement, ce processus engendre un registre théâtral et cinématographique qui jongle entre la présence en chair et en os des comédiens et leurs images vidéo.

L'impression d'observer un tournage en train de se faire avec des déplacements limités des interprètes pour se glisser dans le décor virtuel ne manque pas d'intérêt. Le regard joue au ping-pong entre les acteurs le plus souvent de dos pour être saisis par la caméra et leurs prestations de face sur l'écran comme s'ils se regardaient dans un miroir. Ces dédoublements en cascade sont raccord avec celui vécu intimement par les bonnes que cette version de Robyn Orlin potentialise avec force.

Les bonnes - Texte de Jean Genet

Un projet de Robyn Orlin - jusqu'au 15 novembre 2019, Théâtre de la Bastille, Festival d'automne (Paris)



Considérant que *Les bonnes* était une pièce « ambivalente », la chorégraphe – et désormais metteuse en scène – Robyn Orlin, a décidé d'en accuser le trait en confiant les rôles des trois femmes de la pièce à trois hommes : Andreas Goupil (Madame), Arnold Mensah (Claire), Maxime Tshibangu (Solange). Pour mettre en valeur « les rapports entre la classe ouvrière et la bourgeoisie », Robyn Orlin, artiste sud-africaine blanche, a distribué les rôles des deux bonnes, Solange et Claire, à deux comédiens noirs, réservant celui de « Madame » à un comédien blanc. Le spectateur, quant à lui, voit surtout le

travestissement d'hommes en femmes et la problématique sociale se dissoudre dans un jeu sur l'ambiguïté sexuelle, le genre ou sa parodie un peu facile. Même si les manières caricaturales et quasi hystériques des deux bonnes en représentation prennent davantage de sens pour lui quand l'écriture dramatique lui donne à percevoir le jeu (la répétition) et la cérémonie (le rituel macabre), il peut penser à bon droit que la mise en scène en aurait pu faire l'économie, d'autant plus que cet investissement dans un sens par ailleurs bien indéterminé nuit profondément à la critique sociale de la pièce, voire à la portée politique de la mise en scène, si la dénonciation d'une situation coloniale ou post-coloniale était son « projet ».

Pour comprendre l'esthétique, voire l'esthétisme, de cette mise en scène, il faut (dé)tourner le regard du plateau vers le lointain où l'écran de projection, le cyclorama, fait des siennes tout au long du spectacle. A la façon d'un miroir, le cyclo, en fond de scène réfléchit ou double le front de scène. L'action y est sans cesse dédoublée, spécularisée par son double, le film de Christopher Miles adapté de la pièce de Genet, *The Maids* (1975), en superposition (les deux actions sont en miroir) ou en interaction (les comédiens entrent dans le décor du film). Quand ce n'est pas le cas, le jeu des comédiens est systématiquement projeté sur l'écran, de face ou de dos. Sous le regard ou sans cesse en train de se voir, de se scruter ou de d'admirer comme leur maîtresse devant son miroir-écran, les bonnes se dispersent, donnent le tournis et ne savent plus où donner de la tête. Sans aucun doute un peu perdus dans et par ces jeux de miroirs spéculatifs, les comédiens ne réussissent pas à trouver leur place et leur jeu. En outre, l'utilisation systématique du microphone embarqué tend à neutraliser et à lénifier toutes les intentions sans pour autant leur conférer ce ton de complot chuchoté ou de drame intime qui était pourtant peut-être recherché par le procédé. La metteuse en scène avait prévenu : « je ne pense pas en termes de mouvement, plutôt en termes d'espace et de concept ». Du reste, ce qu'elle se refuse à nommer « mise en scène » au profit du terme plus intellectuel de « projet », est bien une *conception*, d'aucuns diraient un exercice de style. C'est en tout cas une représentation qui sollicite une esthétique baroque : jeux de miroirs, illusions, métamorphoses et travestissements, dédoublement et redoublement, théâtralité, mise en abyme, spécularité *etc.* Il faut la prendre comme telle, et en ce sens, elle n'est pas dénuée d'intérêt : les bonnes se perdent en effet littéralement dans leur représentation et deviennent prisonnières de leur image. On est bien là au cœur de l'esthétique de Genet où l'image est

libération et aliénation. De même, le finale, suggestif, nous amène vers d'autres territoires de l'imaginaire tout juste esquissés, ou peut-être simplement rêvés par un spectateur qui s'échappe, sur fond de berceuse africaine : les pratiques rituelles des Haouka qu'avait explorées Jean Rouch dans *Les maîtres-fous* (1955).

Droits photo : Jérôme Séron

- Du 20 au 23 novembre, Théâtre Garonne (Toulouse)
- Du 26 au 27 novembre, CDN de Normandie (Rouen)
- Le 30 novembre, Théâtre Louis Aragon (Tremblay en France)
- DU 17 au 21 mars, Théâtre Olympia (Tours)

Ubiquité-cultures.fr – 12 novembre 2019

Les Bonnes



@ Jérôme Séron

Texte de Jean Genêt, mise en scène Robyn Orlin, au Théâtre de la Bastille – Coréalisation avec le Festival d'Automne à Paris.

La chorégraphe sud-Africaine Robyn Orlin s'empare de la célèbre pièce de Jean Genêt, *Les Bonnes*, mise en scène pour la première fois en 1947 par Louis Jouvet et présentée au Théâtre de l'Athénée. A partir d'un fait divers, le crime des soeurs Papin dans les années trente – deux domestiques qui avaient tenté d'assassiner leur maîtresse – Genêt a écrit une sorte de cérémonial où les deux sœurs exorcisent leurs ressentiments par le simulacre, les jeux de rôle et le travestissement, en mettant l'accent sur la tension entre les classes sociales et les conflits qu'elle génère.

Claire est la plus révoltée et dominatrice des deux soeurs ; Solange, plus réservée et inquiète essaie de la calmer ; Madame, qui entretient des relations floues avec elles leur offrant parfois les vêtements dont elle ne veut plus, est saisie par l'incarcération de son amant après dénonciation anonyme... Le jeu de la vérité approchant Monsieur étant libéré, pour ne pas se faire démasquer, Claire et Solange imaginent d'éliminer leur Maîtresse en lui faisant boire un tilleul dans lequel elles vont verser du poison. Elle ne le boira pas malgré l'insistance de Claire, et part retrouver son amant. Dans sa mégalomanie, Solange décrit sa mort et celle de Claire, leurs funérailles, fastueuses et théâtrales, dans un superbe monologue où « toutes les femmes de chambre portent nos couleurs. » Dans le dernier jeu de rôle auquel elles s'adonnent l'une et l'autre, Claire tient le rôle de Madame et boit le tilleul au poison, tandis que Solange poursuit sa diatribe, au comble de l'excitation.

Dans ce monde clos où l'univers dominant est celui de la violence, Robyn Orlin adjoint un quatrième personnage tout aussi dominateur, l'image, dans sa toute puissante, dialoguant avec les personnages, et qui tente de les avaler. Un grand écran posé à l'arrière scène renvoie l'image des personnages par le biais d'une caméra posée juste devant. Les acteurs – trois acteurs hommes dont les deux sœurs de couleur noire : Arnold Mensah, Claire – Maxime Tshibangu, Solange – Andréas Goupil, Madame – sur scène souvent de dos, apparaissent en gros plans sur écran comme des projectiles, et projettent leurs propres fantasmes. Ils s'inscrivent dans le décor de l'adaptation cinématographique de la pièce réalisée par Christopher Miles en 1975, s'approchent de la caméra et de l'écran et pénètrent dans le film grâce à un important travail d'incrustation vidéo (création vidéo Eric Perroys) complété par une habile écriture lumière (création lumière et régie générale Fabrice Olivier).

La vision de Robyn Orlin mêle théâtre, mouvement et cinéma dans le plus pur baroque et décalé, et dans la plus grande extravagance. Le texte de Genêt est bien là, dit intégralement par les acteurs, amplifiés dans tous les sens du terme et en combinaisons vert flashy, qui surgissent de la salle (création costumes Birgit Nepl). Madame, elle, est assise parmi les spectateurs avant d'entrer dans l'arène. Robyn Orlin relit Genêt à travers sa perception d'africaine du Sud qui a connu l'apartheid même si elle était du bon côté, et met l'accent sur la question des rapports sociaux et du dominant dominé. Frappée par le texte de Genêt dès l'adolescence lors d'une représentation à laquelle elle assistait dans son pays d'origine, elle s'était demandé pourquoi les rôles de Solange et de Claire n'étaient pas tenus par des acteurs noirs. Nombre d'années plus tard, alors que ce texte ne l'a pas quittée, elle passe à l'action.

Figure majeure de la scène artistique internationale, Robyn Orlin interroge depuis toujours les dynamiques politiques de son pays, performe, met en scène, explore les formes théâtrales et sait manier l'humour et l'ironie. Avec *Les Bonnes*, elle mène les acteurs sur des chemins escarpés où ils s'investissent à fond, frôlant par moments l'excès et l'hystérie. Ils renvoient avec virtuosité les fondamentaux de la pièce où domination, rivalité, cruauté, amour-haine, violence supposée et violence fantasmée, se disputent le plateau et l'écran. Le jeu théâtral devient, comme les rapports sociaux, outrancier et sophistiqué, derrière un jeu de déguisement-travestissement qui s'inscrit au cœur du sujet.

Brigitte Rémer, le 12 novembre 2019

Avec : Andréas Goupil, Madame – Arnold Mensah, Claire – Maxime Tshibangu, Solange – création lumières et régie générale Fabrice Ollivier – création costumes Birgit Neppi – création vidéo Éric Perroys – création musique Arnaud Sallé – assistante stagiaire à la mise en scène Adèle Baucher – régisseur Bastille Pascal Villmen –

Du 4 au 15 novembre 2019 – Théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, 75011. Paris – métro : Bastille – tél. : 01 43 57 42 14 – site www.theatre-bastille.com

Télérama Sortir - 13-19 novembre 2019

Complet
Les Bonnes Du mer.
au ven., Théâtre de la Bastille.

Politis - 14-19 novembre 2019



JÉRÔME SÉRONI/AFIP

Un sexe pour un autre

THÉÂTRE

Les Bonnes de Genet jouées par des hommes :
une transposition chorégraphiée par Robin Orlyn.

≡ Gilles
Costaz

En nos temps d'hybridation des genres et des styles, la frontière est poreuse entre la danse et le théâtre. La grande chorégraphe sud-africaine Robin Orlyn la franchit en montant *Les Bonnes* de Jean Genet à sa manière, qui n'oublie ni le rôle de la danse ni sa propre histoire marquée par la lutte contre l'apartheid et pour les populations opprimées.

La pièce contient évidemment cette rage politique avec laquelle toute mise en scène peut jouer d'une façon directe ou indirecte. On pouvait donc espérer que cet événement du Festival d'automne à Paris donne une force de frappe nouvelle à une œuvre dont l'insolence sociale nous passionne toujours. Pourtant, l'expérience, ici, n'est réussie que partiellement.

Les Bonnes, qui fut créé en 1947, puise au fait divers bien connu qui inspira aussi les

surréalistes et plusieurs cinéastes : le meurtre d'une bourgeoise par ses domestiques, deux sœurs du nom de Papin. Chez Genet, tout est jeu de miroirs et transfiguration verbale. Après avoir éliminé des personnages secondaires (sous la pression de Louis Jouvet, premier metteur en scène de la pièce), il a composé un trio animé par un rapport d'attraction et de répulsion, où tout ce qui aurait pu être d'une nature quotidienne est dans une forme à la fois grotesque et élégante. Les personnages y inversent sans cesse leurs rôles, chacun cherchant à être l'autre et à monter ou à descendre, par l'imaginaire, l'escalier social et le cheminement du désir.

Robin Orlyn prend le parti de faire jouer les trois femmes par des hommes : les bonnes sont interprétées par des acteurs noirs, Arnold Mensah et Maxime Tshibangu, la maîtresse, Madame, par un acteur

blanc, Andréas Goupil. Ce n'est pas la première fois qu'on passe au travestissement dans la représentation des *Bonnes*. Alfredo Arias avait joué lui-même le rôle de Madame dans sa mise en scène, et, le double jeu sur la sexualité étant permanent chez Genet, cette initiative n'a rien d'une trahison. L'auteur, d'habitude tranchant dans ses indications scéniques, n'a guère abordé le problème sur cette pièce-là mais se serait sans doute montré favorable à cette forme de jonglerie et de dévoilement.

La chorégraphe-metteuse en scène en profite pour s'attaquer aussi aux codes du théâtre bourgeois, que Genet reprenait avec une ironie goguenarde sans pouvoir intervenir sur le décor. Là, les acteurs jouent devant une caméra, se tournant tantôt vers le public, tantôt vers l'objectif, ce qui crée une vision décalée à plusieurs étages – un technicien de la vidéo réglant le ballet des images en direct et des images enregistrées. Le décor lui-même est virtuel : c'est la projection d'une photo de chambre. Belle idée qui déréalise ce qui aurait pu être trop concret.

Malheureusement, Robin Orlyn, dans sa direction d'acteurs,

opère une certaine confusion. Elle pousse ses acteurs dans la parodie alors que Genet appelle, exige le simulacre – terme essentiel dans sa pensée. Les costumes que portent les deux acteurs chargés des rôles de servantes pendant les trois quarts du spectacle, des salopettes vert fluo, sont déjà une façon trop blagueuse d'aborder le spectacle, comme dans une revue. Arnold Mensah et Maxime Tshibangu ont une grande présence bouffonne, tout comme Andréas Goupil, qui incarne Madame souvent assis au milieu des spectateurs. Mais la mise en scène oublie trop le deuxième degré. Bien entendu, il y a de l'indécence, du ricanement, du grossier, mais Genet, c'est aussi subtil que le nô. Il ne faut pas croire que le jeu de massacre est prioritairement rigolard.

Par chance, dans la dernière vague de cette tempête agitée de façon trop enfantine, Robin Orlyn trouve enfin l'esprit du simulacre. Les comédiens ont changé de costume. Dans le jeu de Tshibangu et de Mensah passent enfin la dualité attendue et ce cri contenu, non hurlé, de la domesticité humiliée sur laquelle s'imprime la plainte des Noirs broyés par les Blancs. ■

Les Bonnes,
théâtre de la
Bastille, Paris XI^e,
01 43 57 42 14.
Jusqu'au
15 novembre.
Puis en tournée :
Toulouse,
20-23 novembre.
Rouen,
26-27 novembre.
Tremblay-
en-France,
30 novembre.